



À QUOI SERVENT LES BIENNALES D'ARCHITECTURE ?

Samedi 23 septembre 2017

Modérateur : Rémi CAMBAU

PARTICIPANTS :

Élizabeth TOUTON, adjointe au maire de Bordeaux, en charge de l'Urbanisme opérationnel, de l'Habitat et des Déplacements,
Lotfi M'RINI, président de l'AGORA Rabat-Salé,
Nicolas MICHELIN, architecte, commissaire d'Agora 2008, biennale de Bordeaux,
Marc BARANI, architecte, commissaire d'Agora 2012, biennale de Bordeaux,
Youssef TOHMÉ, architecte, commissaire d'Agora 2014, biennale de Bordeaux,
Bas SMETS, architecte, paysagiste, commissaire d'Agora 2017, biennale de Bordeaux,
Franck HUILLARD, architecte urbain INTERland, vice-président de la biennale d'architecture de Lyon,
Miguel JURADO, commissaire de la biennale d'architecture de Buenos Aires,
Hyungmin PAI, commissaire de la biennale d'architecture de Séoul.

LA SÉANCE EST OUVERTE à 18 heures 48

Rémi CAMBAU : Le commissaire de la biennale de Séoul, Hyungmin PAI, et celui de la biennale de Buenos Aires, Miguel JURADO, s'exprimeront en anglais. Nous avons maintenu le dispositif de traduction simultanée.

Merci Madame et Messieurs d'être là. Je ne sais par qui commencer, peut-être par nos invités qui sont venus de très loin, de Corée et de Buenos Aires, pour nous expliquer leur position quant à ma première question. A qui s'adresse une biennale d'architecture ? Aux professionnels ? Au grand public ? Ces événements doivent-ils être payants comme à Venise ou gratuits comme ici ? Miguel JURADO, pouvez-vous nous expliquer la position de la biennale de Buenos Aires ?

Miguel JURADO : Je reviens d'abord sur les expositions, la critique et les actions autour des biennales d'architecture et de l'art. En 1895, lors de la première édition de la biennale de Venise, la forme architecturale s'est étendue pour englober d'autres disciplines. Depuis 1980, nous avons des biennales d'architecture, des biennales d'art et d'architecture. Mais elles semblent prendre des directions différentes. Les biennales d'art sont en crise, alors que les événements dans l'architecture ont de grandes possibilités grâce aux technologies multimédias et de par leur nature, il y a différents sous-produits. Les biennales d'art, avec leurs expositions et leurs débats, fournissent une plateforme pour la discussion entre les universitaires et les experts et sont l'occasion d'analyser les tendances avec un impact sur le marché de l'art, même si ce n'est qu'en faisant la promotion des artistes et de leurs œuvres en tant que produits, avec les fluctuations de prix qui s'ensuivent.

L'architecture est différente. Dans les biennales, les débats tournent autour de l'univers culturel et il y a peu de lien avec le marché de la promotion. Il est plus facile de relier l'architecture au marché de la consommation culturelle. Ce processus se déroule plutôt dans la presse professionnelle que dans les biennales, une presse qui arrive entre les mains des investisseurs et du grand public. Les biennales continuent à jouer un rôle important dans la validation intellectuelle de la discipline.

Rémi CAMBAU : Hyungmin PAI, qu'en pensez-vous?

Hyungmin PAI : Je pense que cela dépend des organisateurs pour les biennales d'architecture. Comme nous l'avons dit, c'est différent dans l'art et dans l'architecture. Mais pour la biennale de Séoul, comme pour Agora, la municipalité est le principal organisateur de l'évènement et son attente est que la biennale fonctionne dans le domaine public et non le domaine commercial. Le lien avec le secteur privé est toujours présent. En tant que directeur, j'ai compris dès le départ que la biennale de Séoul devait cibler le grand public, les citoyens. Tel est le mandat donné par la Ville. Venise est un cas exceptionnel, du fait du tourisme. La biennale existe depuis plus de 120 ans et elle s'adresse aux professionnels au niveau international.

A Séoul, ce sont les citoyens qui comptent. La Métropole se compose de 10 millions d'habitants et de 25 millions dans les zones alentours. Il faut bien évidemment attirer des visiteurs étrangers, mais c'est cette relation avec le citoyen qui prime pour la municipalité. L'idée est que la biennale peut vraiment être utile et intéressante pour un public très large et international. C'est très différent, je pense, de Venise et très différent d'une biennale d'art. A Séoul, en ciblant le grand public, je n'ai pas eu besoin de tenir compte des thématiques des biennales d'art qui sont, je suis d'accord, en crise.

Agora est quelque chose d'unique et de magnifique. Je pense que la direction générale est vraiment d'établir un lien direct avec les gouvernements locaux et

avec les citoyens de la ville comme nous le montrent des exemples comme Shenzhen, Hong Kong, Amsterdam.

Rémi CAMBAU : Il y a une différence que souligne Hyungmin PAI entre Séoul et Buenos Aires : le mode d'organisation, l'origine publique de l'initiative. Que cela peut-il changer pour vous ? D'une part, vous avez fait référence au marché et d'autre part à la volonté municipale de mettre sur la place publique un débat auquel les citoyens pourront avoir accès. Que pensez-vous de ce débat ?

Bas SMETS : J'aimerais bien évoquer la spécificité d'Agora.

Rémi CAMBAU : Oui, Hyungmin PAI en a parlé.

Bas SMETS : La Ville ou la Métropole de Bordeaux utilise Agora pour faire avancer la réflexion sur la Ville. C'est très intéressant parce qu'à la fois, cela rend la biennale très pragmatique, nous nous posons des questions très réelles et cela permet d'élaborer une réflexion à plus grande échelle, à un temps plus large. Je n'ai pas trouvé cela dans beaucoup d'autres biennales. Je l'ai acceptée pour créer des liens entre réalité et recherche. Ce n'est pas juste la réalité au rez-de-chaussée et la réflexion à l'étage. Il s'agit de créer des liens entre la production de la ville, les institutions et les services, les promoteurs, les écoles. La biennale est un lieu de réflexion et un lieu de présentation de ce que la Ville fait déjà. Je trouve ce modèle très intéressant.

Rémi CAMBAU : Élisabeth TOUTON, cela répond-il à vos attentes ? L'analyse de Bas correspond-elle à la volonté municipale ?

Élisabeth TOUTON : L'analyse de Bas correspond à notre objectif. Je pense que cette vision est également partagée avec la biennale de Séoul. Il y a deux choses, me semble-t-il. Il y a une ouverture, un donner à voir au public de ce qui se fait et c'est vrai qu'on le trouve plutôt dans les maquettes, dans les visites, dans les déambulations, dans un certain nombre d'expositions. Ensuite, il y a une dimension prospective portée par les débats essentiellement, et ce que le commissaire a mis en œuvre et nous explique. Cette dimension prospective est sur une vision à plus long terme. C'est cette vision que nous avons besoin de partager aussi avec les habitants.

Je crois que tout projet urbain, tout projet métropolitain doit avoir pour base une sorte d'acculturation commune. Elle est à plusieurs niveaux parce que nous n'avons pas tous les mêmes histoires, que ce soit les élus, la population, les architectes, les étudiants, etc. Mais quelque part, il y a un moment où nous échangeons tous et cela nous permet d'avancer ensemble. C'est l'objectif fixé par Alain JUPPÉ depuis 2004.

Quels que soient les thèmes qui étaient débattus au cours de ces sept biennales, nous nous sommes appliqués les uns et les autres à ce qu'ils soient expliqués, partagés, diffusés, afin que chacun puisse y trouver quelque chose. Cela me paraît très important. Il ne faut pas oublier aussi que c'est un temps où les experts, les architectes, les urbanistes, les designers peuvent aussi montrer leur travail. Il y a aussi une valeur culturelle extrêmement importante. Cela permet un foisonnement qui me semble être l'essence même de la biennale AGORA.

Rémi CAMBAU : Franck HUILLARD, vous êtes architecte urbaniste, Agence INterland et vous avez été le commissaire de la première biennale de Lyon cette année. Alors, comment la positionneriez-vous par rapport à tout ce qui vient de se dire ?

Franck HUILLARD : Je note bien la spécificité dans la situation, dans la construction historique de ces événements culturels, qui sont aussi des rituels. Ils dépendent beaucoup de la manière dont se sont constitués des réseaux d'acteurs sur ces territoires avec des ambitions différentes de communiquer, de faire de la promotion, de lancer et d'ouvrir des débats. Ces événements sont à la fois un acte social et politique. Les réponses ou les modalités de mise en œuvre sont différentes.

La biennale de Lyon a la particularité de ne pas avoir été au départ une commande publique. Elle a été initiée par quelques praticiens, qui se sont dit que l'espace du débat, de l'échange, de la confrontation d'idées n'était pas présent, ou en tout cas pas suffisamment, dans une ville en pleine mutation. Lyon se développe, à l'image de Bordeaux, sur de grands projets, avec une Métropole qui a beaucoup communiqué sur les grands projets urbains, mais pas forcément sur cette mise en débat de grands enjeux de mutation de la société, de la Métropole, etc.

Cette première biennale est une réponse à un vrai besoin de réunir, de rassembler des acteurs du monde de la construction, de l'industrie, de l'université, des sciences sociales et humaines, de la philosophie, de la géographie. Ce brassage est essentiel dès lors que nous voulons nous confronter aux grands enjeux de transformation de la société.

Rémi CAMBAU : Ce n'est pas la même position qu'AGORA. Youssef, quelle est ta réaction ?

Youssef TOHMÉ : J'ai l'expérience d'AGORA ici.

Rémi CAMBAU : As-tu visité d'autres biennales ?

Youssef TOHMÉ : Oui.

Rémi CAMBAU : Hyungmin PAI parlait de la position spécifique de Venise. Séoul, Buenos Aires et Lyon ont toutes leur position propre. Qu'en penses-tu ?

Youssef TOHMÉ : Je suis attiré par les biennales telles que Venise, peut-être parce que c'est mon métier. Pour moi, une biennale met en lumière une tendance et elle laisse les gens du métier réfléchir sur son rôle, sa nature, son but, son apport pour le métier. Agora a un bon équilibre : celui de parler à une échelle, de parler d'une vision et de laisser les gens débattre.

A une échelle plus locale, Agora explique ce qui se passe dans la métropole. Cet équilibre entre le local et la vision est très fin. L'un sans l'autre, cela ne fonctionne pas.

Rémi CAMBAU : Sens-tu qu'AGORA maintient un discours en direction des professionnels tout en attirant le grand public ? La biennale maintient-elle son niveau d'exigence ?

Youssef TOHMÉ : Je pense que oui. Personnellement, j'aimerais qu'elle aille encore plus loin dans cette idée, qu'elle devienne une référence par rapport au métier, comme on attend la biennale de Venise en disant : « voilà, qu'est-ce qui va se passer, qu'est-ce que les architectes racontent ? » Elle doit lever vers le haut la pensée de notre métier. C'est un peu la théorie de notre métier.

Rémi CAMBAU : Élisabeth TOUTON, le caractère international d'AGORA se traduit par la venue des villes du monde entier pour amener leur regard sur l'aménagement de leur environnement. Il n'y a pas de commissaires de pavillons, comme à Venise, qui amènent chacun une proposition sur un thème donné.

Élisabeth TOUTON : Nous avons quand même le regard porté par des cinéastes, et en l'occurrence sur d'autres villes. Je crois que dans les villes qui sont présentes à AGORA, il y a deux niveaux. Il y a à la fois ceux qui amènent leurs expériences, qui nous les montrent, qui échangent avec nous sur le thème choisi et puis, il y a le regard porté aussi par le commissaire, par les cinéastes, qui ont réalisé les films sur ces villes du monde.

Ce double échange à l'international est justement intéressant. La confrontation entre la façon dont les villes ou les pays se présentent, dont leurs représentants nous parlent, et les images qui sont offertes ici et donnent un regard différent, qui peut les étonner eux-mêmes sans doute, est assez intéressante.

Je vais revenir au grand public. C'est important évidemment pour les professionnels. Mais peut-être que ces derniers viennent d'eux-mêmes. Par contre, les populations ont peut-être beaucoup moins l'occasion de se rendre compte de comment sont abordées par exemple les questions de paysages à

Séoul ou à Bogota. Les films nous donnent à voir des choses extrêmement intéressantes et nous permettent de comprendre aussi nos enjeux, la façon qu'ont les autres de les résoudre parce que l'on est tous différents. En même temps, nous voyons bien que nos enjeux et objectifs sont souvent communs.

Rémi CAMBAU : Marc BARANI, la biennale AGORA s'adresse-t-elle assez aux professionnels ou a-t-elle une place spécifique, qu'elle doit conserver sans chercher à être Venise ?

Marc BARANI : Je trouve que c'est mieux que Venise parce que c'est un modèle qui devrait se généraliser. C'est un peu une blague quand je dis cela, mais pas complètement. Je veux dire que le modèle d'AGORA peut se délocaliser. C'est un outil puissant de développement des villes, de réflexions sur des villes.

Bordeaux est un cas très particulier parce qu'il y a tout un tissu culturel. Avec arc en rive par exemple, il y a toute une série de choses qui font que c'est votre culture. Beaucoup de villes parlent de participation puisque c'est dans l'air du temps. Il faut impliquer les gens pour qu'ils participent à leur devenir. Ce modèle-là, il pourrait être effectif dans beaucoup d'autres villes. Je vois beaucoup de villes qui peinent à développer leurs projets, à les communiquer, à les enrichir du retour de la population. C'est la vraie culture. La base de l'architecture est là.

Ce modèle consiste aussi à interroger un problème très local et le confronter à d'autres cultures. Cela brise les frontières. Par les temps qui courent, ce n'est peut-être pas inutile d'aller regarder avec bienveillance d'autres cultures, de voir tout ce qu'elles peuvent nous amener. Le faire à partir d'un point local, c'est passionnant.

Les biennales permettent aussi aux commissaires de faire le point sur un sujet. En fabriquant le commissariat, nous nous mettons au clair sur un sujet et cela nous permet d'aller plus loin.

Rémi CAMBAU : Le commissaire est poussé à produire quelque chose de nouveau, une espèce de synthèse du moment, de la pensée architecturale et urbaine sur le sujet qui est choisi, d'amener sa pierre et de pousser un petit peu plus loin.

Marc BARANI : C'est très particulier ici car il faut le faire en s'adressant à des professionnels, c'est-à-dire de manière pointue, avec méthodologie, et au grand public.

Rémi CAMBAU : Oui, à la fois.

Marc BARANI : S'adresser aux deux en même temps n'est pas très simple. C'est peut-être pour cela que le format des films s'est imposé. C'est peut-être un moyen. C'est intéressant de parler de ce média, car étant immatériel, il peut partir sur d'autres réseaux et continuer à enrichir les discussions. Nous pourrions même imaginer un réseau de biennales type AGORA en France pour commencer. Il y a un certain nombre de villes qui pourraient en avoir besoin, se mettre en réseau et créer cela.

Rémi CAMBAU : À Lyon, cela vous manque-t-il de vous ouvrir au grand public ?

Franck HUILLARD : Au départ, la biennale était ouverte au grand public et, comme vous le dites, ce n'est pas très évident d'allier à la fois un certain niveau de complexité dans les sujets qui sont traités et de trouver une manière de transmettre, d'informer, de communiquer justement sur cette complexité auprès du grand public.

La biennale est, à mon avis, pour tous. Tout le monde est évidemment concerné par tous les sujets qui sont traités dans les biennales d'architecture, qui parlent en grande partie plutôt des villes, des métropoles, des territoires.

A Lyon, nous avons bien cet objectif-là. La différence par rapport à d'autres biennales, c'est que je ne suis pas vraiment commissaire d'exposition, c'est-à-dire que je n'ai pas choisi les équipes. Nous avons dit au départ : le positionnement de cette biennale sera de mettre en situation les modes opératoires plus que les résultats, c'est-à-dire de considérer que dans la manière dont les projets se fabriquent, il y a des choses extrêmement intéressantes à montrer au public. Il s'agit donc de capter un certain nombre d'idées, de mouvements qui sont dans l'air, qui sont évidemment en phase avec leur temps et de les rassembler, de les faire converger dans un espace-temps qui est celui d'une biennale.

Nous avons lancé un appel à idées ouvert à tous. Les équipes retenues sont extrêmement diversifiées. C'était le pari de cette première édition.

Rémi CAMBAU : Un AGORA sera organisé à Rabat. Monsieur le Président, je vous laisse la parole.

Lotfi M'RINI : C'est une formule assez particulière parce que le projet AGORA Rabat-Salé a été porté au début par des praticiens, par des architectes, qui sont des assidus d'AGORA Bordeaux et qui ont approché des institutions publiques. Nous avons été amenés, au niveau du Ministère de l'Habitat et de la Politique de la Ville, du Ministère de la Culture et de la Communication, avec le grand opérateur de la Vallée du Bouregreg, qui est l'Agence de Développement de la Vallée, avec les maires, avec l'école d'architecture de Rabat et d'autres

écoles également, à réunir tout ce potentiel pour élaborer le programme et organiser la biennale qui va avoir lieu en mars, l'année prochaine.

Plusieurs particularités pour cette biennale. D'abord, elle s'occupera d'architecture, de ville et de culture, pour des raisons évidentes. Rabat est labellisé UNESCO et Capitale culturelle du Maroc. La biennale va se concentrer sur le territoire de Rabat-Salé, qui sont deux villes millionnaires. Nous sommes dans un territoire de deux millions d'habitants, mais avec des dissemblances. Elles ont connu des évolutions très divergentes dans le temps, et donc avec un déséquilibre au niveau des projections des deux villes.

L'objectif premier est de réunir, bien sûr les architectes, les projets, quelques grandes manifestations artistiques et culturelles, et permettre pour la première fois aux institutions publiques, aux collectivités territoriales, aux intervenants dans le milieu, qu'ils soient architectes ou qu'ils soient promoteurs de parler avec les citoyens.

Jusqu'à présent, le développement du tissu urbain, les projections de la ville, étaient des schémas monopolisés par des techniciens. A l'intérieur des agences, il y a des gens qui décident où seront les quartiers de villas, les immeubles, le quartier industriel. Il y a des révisions douloureuses des affectations premières de ces zones-là, sans que les habitants n'aient été consultés de quelque manière que ce soit.

AGORA Rabat-Salé permettra de concilier l'avenir des deux territoires qui se développent de façon très dissemblable, d'entendre ce que pensent les populations, les habitants. Jusqu'à ce jour, nous avons énormément de difficultés à résoudre des problématiques liées au développement imposé, qui ne reçoit pas l'agrément des habitants.

Nous avons deux dimensions : d'une part, une relation beaucoup plus apaisée entre les intervenants publics, les collectivités territoriales et le public, et d'autre part, des interventions pour parvenir à plus de synergie, plus de convergence pour le développement des deux territoires, pour qu'ils n'en fassent qu'un seul. C'est pourquoi cela va se dérouler justement dans la culée creuse du Pont qui relie les deux villes et qui est un point de rencontre entre les habitants des deux territoires.

Rémi CAMBAU : Très bien. Marc BARANI, est-ce une délocalisation d'AGORA ?

Marc BARANI : Oui.

Rémi CAMBAU : Nicolas MICHELIN, ce fut intense pour toi. Il y avait une exigence sur l'expression et le grand public était présent puisque tu avais choisi d'installer ce *ring* au milieu de la foule, pour l'agitation en quelque sorte et la participation.

Nicolas MICHELIN : J'ai réfléchi un peu à la question : à quoi servent les biennales ? Je voyais quatre niveaux. Le premier, type AGORA, est politique. Je crois qu'un élu ou les élus font le point sur ce qu'ils voient quotidiennement et ils affichent tous les projets au rez-de-chaussée, même si la réflexion est à l'étage. C'est très important pour les élus.

Le deuxième niveau est celui des habitants. Soudainement, nous leur parlons d'architecture, en sachant que les architectes s'expriment relativement peu dans les médias. Les architectes ne s'expriment jamais, même lors d'ouragan. C'est assez étonnant. Sur plateformes de réflexion sur la société aujourd'hui, nous retrouvons de temps en temps Christian DE PORTZAMPARC ou Jean NOUVEL, mais en tout cas, ma génération s'exprime assez peu.

Le troisième intérêt est scientifique. C'est très intéressant pour nous, professionnels. Mais nous ne devons pas seulement parler entre nous. Ce qui me frappe lors d'AGORA, c'est la présence des services des villes, des ingénieurs, des techniciens. Ils travaillent tous sur différents aspects et cela fait le lien pour une vraie dynamique d'une Métropole.

Le dernier intérêt est personnel. C'est un peu intime. Etre commissaire d'AGORA fut, pour moi, un monument. Le sujet du développement durable que nous avons à traiter était tellement large que c'était difficile de le prendre et ceci nous obligeait à faire le point, à discuter, à lire quatre fois plus que d'habitude, à écrire. Nous avons même sorti un bouquin sur AGORA à ce moment-là.

Cet intérêt personnel se propage ensuite dans l'agence. Enfin, c'est soudain. Tu as réfléchi et tu emmènes les gens avec toi parce que le métier de l'architecte n'est pas toujours drôle. Il est un peu martyrisé du fait de la promotion, des aspects économiques, de la réglementation, des concours perdus, des choses difficiles qui nous sont demandées.

AGORA est un bol d'air. J'ai vu plein d'architectes bordelais très contents que les projets se montent en grande collaboration et pas seulement à trois avec le promoteur et le maire. Cela s'inscrit dans une dynamique et dans une philosophie générale. C'est très différent de Venise, c'est formidable. A Venise, le public est surtout composé d'architectes. Pour AGORA, le public parfois ne connaît pas du tout l'architecture.

Rémi CAMBAU : J'aimerais vous poser la question de l'importance du lieu et du dispositif. À Venise, les lieux font la Biennale avec les pavillons nationaux. Ici, qu'est-ce qui est porteur de la dynamique ? A Lyon, pensez-vous avoir besoin de trouver le lieu où il va se passer quelque chose ?

Nicolas MICHELIN : AGORA a petit à petit envahi la Métropole et c'est un travail formidable de Michèle LARUË-CHARLUS. Au début, c'était le Hangar 14 et deux ou trois lieux et petit à petit, la biennale a essaimé. Maintenant, cela se passe autant au Hangar 14 qu'en dehors. La Ville, voire la Métropole, est devenu le lieu de la biennale.

Rémi CAMBAU : C'est la prolifération.

Nicolas MICHELIN : La prolifération.

Rémi CAMBAU : Mais on a besoin d'un lieu central.

Nicolas MICHELIN : Oui, et AGORA a ce lieu qui est fantastique.

Rémi CAMBAU : Cette espèce de cœur de réacteur.

Nicolas MICHELIN : Fantastique, fantastique.

Rémi CAMBAU : La question du lieu à Lyon ?

Franck HUILLARD : Nous avons eu la chance de pouvoir nous installer dans la Sucrière, qui est globalement le bâtiment emblématique pour tous les événements culturels, notamment la Biennale d'Art contemporain, qui s'est ouverte il y a quelques jours. C'était un lieu de centralité momentanée, qui réunissait à la fois les débats, les expositions, les présentations, les installations, avec déjà des premiers partenariats noués avec quelques institutions culturelles lyonnaises.

En sollicitant d'autres institutions culturelles, nous voyons bien que le sujet de l'architecture de la ville intéresse tout le monde. Il est possible de nouer, à un moment donné, des collaborations sous un angle plus sciences sociales, sciences humaines, philosophie. Les sujets sont suffisamment puissants pour intéresser tout le monde, y compris le cinéma.

Rémi CAMBAU : Hyungmin PAI, quelle est l'importance du lieu dans une biennale, pour vous ?

Hyungmin PAI : Je pense que c'est essentiel. Je crois que c'est le fondement de ces biennales, comme à Venise où les pavillons, si uniques, donnent un caractère très spécifique à la biennale.

L'échelle, la continuité et le réseau de la biennale sont des aspects très importants. Voilà pourquoi la première biennale de Séoul a cherché à avoir des relations avec d'autres biennales. Je pense que c'est comme cela que Venise marche. Tous les 2 ans, leur thématique change selon la personne qui en est le

directeur et ça change presque trop à mon avis. Mais c'est peut-être pour cela que Venise est Venise.

Ce sujet de paysages, pour moi, était un sujet réellement unique et c'est une question très importante pour Bordeaux. L'extension d'AGORA au-delà de son lieu central, à travers la continuité de ces thématiques pour établir des liens avec d'autres villes, d'autres lieux, qui ont des enjeux spécifiques par rapport à l'enjeu, par rapport au changement climatique plus largement et de l'environnement est cruciale.

Dans le cas de Séoul, ce que j'ai découvert lorsque je l'ai créé, c'est que l'une des questions essentielles pour les grandes villes est justement la production, la fabrication. Plusieurs questions essentielles relient les différentes villes pour des décennies encore à venir, que ce soit Londres, Shanghai, Shenzhen. Il y a différentes villes qui ont des approches finalement un peu semblables et je pense que le lieu de la biennale est très important tout comme cette extension au-delà du lieu, à travers le réseau créé par les biennales.

Je pense qu'il ne faut jamais oublier le pouvoir de l'échelle. Il y a très peu d'occasions pour l'architecture de se présenter à cette échelle. C'est la première fois à Séoul que nous voyons ces enjeux de l'architecture dans les rues, avec des bannières, des affiches pour faire la promotion de l'architecture. Pour moi, c'était très puissant. Je n'avais jamais rien vu de pareil. L'architecture n'avait jamais été aussi visible dans la ville. Cela crée quelque chose de très différent.

Je pense que, parfois, les biennales sont critiquées comme étant un peu trop spectacle. Il faut maintenir cet élément de spectacle mais il faut trouver une échelle. Il faut un réseau mondial pour que les gens fassent attention à l'architecture.

Rémi CAMBAU : Tu es d'accord, Bas, sur cette question d'échelle ?

Bas SMETS : Je vais ajouter un autre aspect que je trouve unique à Bordeaux, c'est que le commissaire est vraiment responsable du thème, mais aussi de la scénographie et du graphisme. C'est assez particulier parce que le thème va influencer la scénographie et le graphisme. Par exemple, nous avons essayé, avec Irma BOOM, de créer un graphisme paysager. Comme le disait Hyungmin, soudainement, ce graphisme inonde la ville. Il y a ces posters, ces couleurs, ces formes bizarres partout. C'est une échelle vraiment étonnante.

La scénographie permet de transformer le lieu. La forêt installée au rez-de-chaussée illustre en quelque sorte ce que nous développons à l'étage. C'est une illustration très pragmatique pour montrer que le paysage est aussi une façon d'organiser, et même une exposition. Avec Irma, nous nous disions que nous

avons créé un virus qui inonde la ville et transforme tout. Je pense que c'est unique à Agora.

Rémi CAMBAU : Cela répond-il à votre analyse de la vision d'une biennale qui inonde tout, qui a un côté viral ?

Hyungmin PAI : Oui, c'est ce que nous espérons réaliser, mais toujours avec cette idée d'avoir beaucoup de sites dispersés. Je trouve que l'expérience de l'espace pensé par Bas SMETS comme expression de la relation avec le fleuve au-delà, en laissant couler l'imagination à travers l'humidité du fleuve et de l'espace est très intéressante. J'étais très impressionné par cette stratégie.

Rémi CAMBAU : Qu'en est-il de la question du lieu à Rabat ?

Lotfi M'RINI : Elle était très importante dès le début parce que les deux villes ont chacune une identité très forte et elles sont portées également par des personnalités très fortes. Le choix de l'endroit où allait se tenir l'essentiel des activités devait recueillir un certain accord généralisé. Le Pont, qui est un ouvrage, d'un point de vue architectural, magnifique, se prêtait à cette fonction. Cela exige un certain nombre d'efforts pour que cela se tienne justement dans la culée creuse. Nous avons relevé des contraintes techniques pour faire de ce lieu le réceptacle de l'AGORA.

A Bordeaux, les activités sont disséminées et la ville toute entière est imbibée de l'esprit de l'AGORA. Pour notre première édition, nous n'avons pas voulu avoir des activités décentralisées. Nous avons préféré nous concentrer sur un certain nombre d'activités intéressantes, qui vont en partie avoir lieu sur le fleuve lui-même qui est le trait d'union entre les deux villes.

Rémi CAMBAU : Bien sûr. Ce n'était pas possible de choisir soit Rabat, soit Salé. En France, nous avons mis l'aéroport entre Nancy et Metz, faute de pouvoir choisir. C'est un peu pareil, non, Rabat-Salé ?

Lotfi M'RINI : Nous pourrions avoir d'autres endroits parce que la vallée du Bouregreg est en train d'être redessinée sur le plan urbanistique, avec notamment le théâtre dessiné par HADID. Il va y avoir un très grand musée qui lui sera accolé, dessiné par un très grand architecte mondialement connu.

Cela donne de la force au territoire de la vallée qui est entre les deux villes, parce que l'agence qui travaille sur ce territoire se trouve en partie à Salé et en partie à Rabat, ce qui fait que le territoire de la vallée du Bouregreg peut très bien s'y prêter.

Rémi CAMBAU : Oui. Il y a aussi un enjeu urbain, comme le Ministre de l'Aménagement du Territoire nous le rappelait tout à l'heure. C'est aussi un lieu

complexe d'urbanisation spontanée, avec des difficultés, etc. C'est un lieu où la ville se réfléchit sur le terrain déjà.

Youssef TOHMÉ : L'identité du débat est aussi assez intéressante. Il n'y a pas cette continuité de débat à Venise. Une biennale doit questionner, débattre, et ne pas se limiter à montrer les tendances. Les débats d'AGORA sont en continu et pleins : voilà pourquoi c'est exportable. De plus, les débats résument l'essence d'AGORA avec cet équilibre entre public et profession.

Élizabeth TOUTON : Cette édition a une autre spécificité : l'ensemble de la saison culturelle de Bordeaux s'est développé autour du thème d'AGORA. Le thème du paysage, depuis le mois de mai dernier, est le thème de l'ensemble des manifestations, des expositions qui se sont développées dans la ville et qui vont continuer d'ailleurs au mois d'octobre. C'était lié à l'arrivée de la ligne à grande vitesse et nous trouvons le thème du paysage très fédérateur. Tous les musées, toutes les associations culturelles, tous les artistes de la ville, ont travaillé sur le même thème et je trouve que cela a été une force cette année.

Cela rejoint l'alliance art et architecture. Le thème du paysage a été décliné dans toutes les institutions, dans toutes les associations et par tous les artistes. Je crois que cela a donné de la force aussi à notre Biennale.

Franck HUILLARD : Je trouve effectivement que le concept de saison est très important. L'évènement biennal permet de marquer un temps. Cela devient un rituel. Il est très important de comprendre ce qui se passe avant et après chaque biennale et de faire en sorte que l'évènement puisse générer un certain nombre de nouvelles mises en réseau, de projets ou d'échanges qui se poursuivent. Je ne pense pas seulement aux professionnels. Il faut permettre au public de se saisir de ce qu'il aura compris pendant ces évènements, de le restituer pour construire des répliques de l'évènement après l'évènement.

A Lyon, nous avons beaucoup insisté auprès des équipes retenues sur cette idée de continuité : elles devaient soit présenter un travail en cours, soit venir terminer une réflexion pour la biennale, soit amorcer quelque chose. Certaines équipes poursuivent un travail amorcé pendant la biennale, d'autres passent à autre chose et il était important, pour nous, de montrer comment l'évènement venait se saisir, à l'instant présent, de ce qui est en train de se faire, d'être pensé, d'être réfléchi, et se projette dans un devenir.

Rémi CAMBAU : Je voudrais ajouter quelque chose qui est en forme de question, qui peut susciter des réactions parce que Youssef a parlé des débats et Nicolas MICHELIN de l'enjeu du politique. La Ville a choisi de lancer AGORA et a accepté qu'on l'interroge sur son propre projet urbain.

Cela va plus loin que juste l'expression. J'estime que tous les intervenants se mettent en danger intellectuellement parce que c'est enregistré, il y a du monde.

Un responsable politique doit peser ses mots. Élisabeth TOUTON le vit depuis la première fois où elle est intervenue dans un débat. L'homme politique prend un risque parce qu'il est dans un contexte *open*, ce n'est pas cadré par une démarche administrative ou réglementaire. La Mairie de Bordeaux, demain la Métropole, met en débat, met en jeu son propre projet et ce qu'elle va développer. Je pense aux Bassins à flot en 2004, où il y a eu un débat très chaud sur ce qu'il devait être fait ou non. Le débat sur la démolition des trémies de la Place Pey-Berland fut également mouvementé.

Élisabeth TOUTON : Je pense que nous prenons plus de risques à ne pas échanger et à ne pas partager. Certes, c'est un risque mais si nous ne pouvons pas répondre à l'exercice, il sera encore plus compliqué d'expliquer les politiques menées. Nous sommes en amont de certaines choses pendant Agora. Cela permet au contraire d'entendre.

Rémi CAMBAU : Cela demande l'audace de se dénuder à un moment. Tous les politiques ne le font pas.

Nicolas MICHELIN : Peut-être qu'ils se dénudent mais les politiques prennent également de la force par rapport à une argumentation de promoteurs. Les arguments économiques viennent souvent du côté de la promotion privée. Le politique, par les débats, obtient l'avis des urbanistes, des architectes, des débatteurs et il trouve la force de contester certaines choses.

Par exemple, les Bassins à flots ont commencé après Agora 2008. Parfois au démarrage, j'entendais : « on va faire comme ça parce qu'on ne l'a pas expliqué à AGORA ». Mais, d'une certaine manière, nous l'avions expliqué lors d'AGORA et les promoteurs ne voulaient pas travailler avec ces ateliers. Le politique pouvait alors répondre car il avait compris ce qu'était un atelier.

Rémi CAMBAU : Oui, il y a eu le débat sur l'atelier.

Nicolas MICHELIN : Le débat sur l'atelier a servi à donner des arguments à Alain JUPPÉ et à tous les services, aux élus.

Je voudrais rendre hommage à Michèle LARUË-CHARLUS, qui a organisé toutes ces biennales. Ce serait impossible de faire une biennale comme AGORA s'il n'y a pas une personne qui sait comment le porter, trouver l'argent, inviter les bonnes personnes. Pour faire un AGORA ailleurs, il faut un très bon commissaire, un très bon portage, et une direction qui porte tout cela.

Rémi CAMBAU : Il faut une direction qui mobilise toute la ville et j'imagine le travail des relations internationales pour faire le débat de début d'après-midi.

Youssef TOHMÉ : Je trouve que la formule AGORA fonctionne parce qu'il y a ces trois choses : les débats, le commissaire avec sa scénographie, le rez-de-chaussée avec le projet local. Personnellement, je trouve que cela commence à grandir et à manquer de place. Je pense que le débat devient un élément central et prend plus de place que la scénographie et ses demandeurs. Je suis partisan de l'idée de centraliser. Peut-être faut-il rajouter un étage.

Bas SMETS : C'est vraiment devenu un patrimoine. Il faut aller de l'avant et avoir plus de moyens, plus de scénographie et garder ces trois choses. Il faut que les moyens suivent cette expansion. Il faudrait surtout que la biennale dure plus longtemps.

Rémi CAMBAU : C'était trois jours au début.

Bas SMETS : Oui, elle s'étend à chaque édition. Il faut plus qu'un week-end.

Franck HUILLARD : La biennale de Lyon ne se ferait pas sans l'existence d'un accord politique de fait. Même si toute l'organisation était soutenue par des entreprises privées, un accord tacite est nécessaire pour que la Biennale existe.

Il sera intéressant de voir comment le politique se saisira de cet événement et, peut-être, le transformera, se l'appropriera différemment. Dans le modèle que nous avons proposé, c'était très intéressant de mettre en débat des sujets extrêmement sensibles. Alors que le Président de la Métropole et Maire de Lyon était devenu Ministre de l'Intérieur, le sujet portait sur la question de la ville refuge des migrants.

C'est rassurant de pouvoir mener ces débats. Je suis d'accord avec vous : il vaut mieux se confronter à des avis, à une forme de dispute dans le dialogue que de rester muet.

Rémi CAMBAU : Nous remercions particulièrement nos commissaires étrangers, le président de la future Biennale Agora Rabat-Salé.

Hyungmin PAI, vraiment merci. Séoul a été un événement cette année, avec aussi le Congrès de l'Union Internationale des Architectes.

Miguel JURADO, nous vous remercions de votre participation.

Bravo Bas, tu rejoins le tableau des commissaires généraux d'AGORA.

Youssef TOHMÉ, Marc BARANI, Nicolas MICHELIN, merci Franck HUILLARD, merci
Élizabeth TOUTON.

LA SÉANCE EST LEVÉE À 19 HEURES 50

